Case
FRC
3643

ÉLOGE DES HÉROS DE LA FRANCE.

MZW6091

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

ÉLOGE DES HÉROS DE LA FRANCE,

En vers, & enrichi de notes.

DÉDIÉ A LA NATION.

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des méchans arrêter les complots.
(*Racine.*)

1789.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

ELOGE
DES HÉROS
DE
LA FRANCE.

CITOYENS écoutez : je chante les vertus
De tous nos défenseurs ennemis des abus ;
Quoiqu'armés du soupçon, je me plais à le croire (1),
Nous remportons enfin une illustre victoire.

(1) Craignons que le chef de la bande aristocratique ne dise comme autrefois Atrée :

Un ennemi qui peut pardonner une offense,
Ou manque de courage ou manque de puissance :
Rien ne peut arrêter mes transports furieux,
Je voudrais me venger, fussent même des dieux !

(*Crébillon.*)

Il est une vérité constante ; c'est que les ennemis de la patrie étant tous au tombeau, nous aurions encore raison de les craindre & d'être sur nos gardes.

Viens suprême raison me prêter ton langage,
Viens enflâmer ma verve et guider mon courage ;
Si j'obtiens ton secours, je pourrai mieux chanter
Les mortels vertueux qu'il nous faut respecter.

L'erreur avait séduit le meilleur des monarques (1) :
Mais, de son repentir nous recevons les marques ;
Rendons-lui notre amour, admirons son bon cœur,
Et d'un commun accord pensons à son bonheur.
Qu'il est doux de le voir, sensible à la misère,
Epargner notre sang et se montrer en père !
Amis, remplis de joie, écartons les ennemis,
Et que tous les chagrins fassent place à nos ris :
Puisqu'il va travailler, pour le bien de la France,
Il a droit de prétendre à sa reconnaissance.

Restons sujets constants, formons de sages lois,
Qui rendent plus heureux, et le peuple, et les rois,

(1) Louis XVI est né bon, sensible : souvent pour son malheureux peuple il a versé des larmes ; mais les adulateurs empoisonnent l'air qu'il respire. Malgré leur cabale & l'intrigue, il redevient l'ami des hommes & le père des infortunés qui, s'entretenant des Condé, Conti, Polignac & de Guiche, s'écrient avec tous les mouvemens de la plus vive indignation,

Détestables flatteurs, présent le plus funeste
Que puisse faire aux Rois la colère céleste !

(*Racine.*)

Puissent les courtisans, l'horreur de la nature;
Sans cesse être abhorrés de la race future;
Que l'homme qui produit la famine et la guerre (1)
Une fois démasqué rentre au sein de la terre !
Que le clergé, cruel auteur de nos fléaux (2),
Soit aussi destiné pour le fer des bourreaux !
Voilà, je crois, les vœux que nous devons tous faire
En fêtant notre roi d'une amitié sincère.
Publions ses vertus, qui terrassent le traître
Et contraignent le fourbe à plier sous son maître.
O mon père, ô mon roi ! qu'une douce existence,
La santé, le bonheur soit votre récompense !
Entouré des talens des sages députés,
Vous serez à jamais la source des bontés :

---

(1) Je verrais avec plaisir émaner de l'asemblée nationale des loix qui puniraient sévèrement les accapareurs et les tyrans ; je ne verrais pas aussi avec moins de satisfaction promulguer une autre loi qui défendrait aux particuliers de faire travailler des entrepreneurs, soit en peinture, sculpture, menuiserie, décorations et autres états, sans les acquitter à l'instant où leurs opérations sont entièrement finies, à moins toutefois que ce ne soit affaire de convention constatée par écrit. Cette loi soutiendrait le commerce et diminuerait les ruses, les détours de la mauvaise foi et de la chicane. Je n'ai point encore vu traiter cette matière importante.

(2) Qu'on se garde bien de croire que je veux attaquer ici ces bons curés, ces ministres du Seigneur, qui pratiquent le bien, servent Dieu, la nation et le roi.

Profitez des conseils du plus grand des ministres;
Nous ne fléchirons plus sous des décrets sinistres.
Mais ce sont vos desirs; Minerve est avec vous,
Et votre état heureux rendra les rois jaloux.
Du temple de Janus vous fermerez les portes;
Déjà des ennemis s'éclipsent les cohortes:
Ils avaient amené la désolation,
Mais vous rendez la vie à votre nation.
Et les cœurs, pénétrés jusqu'au fond de l'âme,
Prouvent que le plaisir les guide et les enflâme;
On n'entend que ces cris répétés à la fois;
Vive la nation et l'exemple des rois!
Le commerce renaît, le peuple est plus tranquille,
Le pauvre est soutenu, le noble est plus utile:
Sous un nouveau Saturne, on revoit l'âge d'or,
Pour le bien général, il r'ouvre son trésor;
Et les yeux à présent sont mouillés par les larmes,
Doux effet de la joie, et non pas des allarmes!

Qu'un pape, j'y consens, soit trois fois couronné,
De Louis à Paris le front est mieux orné;
Chacun de ses sujets lui donne un diadême
Pour prix de l'olivier présenté par lui-même.

Quel moment! quel bonheur! pour la troisième fois,
Le généreux Necker revient à notre voix: (1).

(1) On ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici des vers qui n'ont point été imprimés, mais seulement apposés

Sans lui pourrions nous vivre; accablé de tristesses,
Le peuple fléchiroit sous le poids des détresses.
Prosternés à l'autel, supplions le Seigneur
De donner d'heureux jours à notre bienfaiteur.
Procurez-lui, grand Dieu ! les vrais biens de la vie :
Tels sont les vœux ardens que forme ma patrie.
Sans doute il servira toujours l'humanité,
Détruira les tyrans avec l'iniquité,
Et pensant en mortel que la gloire environne,
Ses talens soutiendront l'état et la couronne.
Si par tant de travaux et d'écrits lumineux
Il s'est montré l'appui de tous les malheureux,
Quiconque dans sa passe, animé d'un grand zèle,
Voudra le bien public, le prendra pour modèle.
Plus exposé qu'Alcide, il dompte l'inhumain
Par le raisonnement le plus fort, le plus sain.

---

sur un treillage au Palais royal, et qui ont été composés par un jeune auteur.

Inscription pour le portrait de M. Necker.

« Ses talens, sa prudence et son vaste génie,
» Font le bien de l'état en dépit de l'envie ;
» Appui du vrai mérite et de l'intégrité,
» La vertu le conduit à l'immortalité.
« Aussi grand que Sully, plus illustre peut-être,
» C'est un second Colbert estimé de son maître.
» Poursuis, sage ministre, et que puissent les cieux
» Te permettre long-temps d'être semblable aux Dieux ! »

Cet Alcide écrasait une hydre abominable ;
Il en renverse un nombre encore plus méprisable,
Sans la protection du plus puissant des dieux,
Il se rend immortel, et paraît autant qu'eux !

Pour parvenir au but des plus brillans ouvrages,
Combien va-t-il encore essuyer les orages !
Combien de résistance au-devant des progrès ;
Mais comme le soleil perce un nuage épais,
De même après la peine il verra l'alégresse
Couronner sa prudence ainsi que sa sagesse ;
Malheur à qui pourrait oublier ses bienfaits,
Et qu'un sort malheureux l'accompagne à jamais !

Bénissons tous l'instant où pour sauver la France
Cet homme inimitable a suivi la finance ;
Ses talens, son mérite ont été reconnus,
Et l'on ne saurait trop admirer ses vertus.
Parcourant les prisons pour aider l'indigence,
Qui peut nombrer combien il servit l'innocence !
L'être qui gémissait au sein des hôpitaux
Devant son bienfaiteur ne sentit plus ses maux.
Ce philantrope ému, cédant à la nature,
Soulagea ses tourmens par une bonté pure.
Sa vertueuse épouse accompagnait ses pas :
Les mourans renaissaient pour lui tendre les bras (1)

(1) Voilà encore des vers copiés au Palais royal ; ils ne

O couple respectable, il faut vous révérer ;
Je dis même encore plus on doit vous adorer !

Et toi, prudent Bailli, citoyen respectable (1),
Reçois mes justes vœux d'un regard favorable ;
A force de raison tu parviens aux emplois,
Parmi les grands talens on fait un heureux choix ;
La justice applaudit à ton rare mérite
Et ton humanité nous paraît sans limite.
D'après ce que je vois, il n'est pas de savans
Qui seront mieux notés dans les fastes du tems :
Ton nom est revêtu d'une gloire éternelle ;
S'il en est de pareille, où trouver la plus belle,

Auguste d'Orléans, digne sang des Bourbons !
Gardez-vous de douter que nous vous chérissons :

---

m'ont pas paru sans mérite, et je crois que l'auteur est digne d'applaudissement.

« O généreux Necker ! nous connoissons ton zele :
» Des pauvres affligés, toi seul est le secours.
» Que nous serions heureux si la parque cruelle
» Oubliait pour jamais qu'elle a droit sur tes jours !

(2) J'ai remarqué que dans toutes les assemblées où se trouve M. le maire, il regne le plus profond silence, et l'attention la plus étonnante ! Lorsqu'il ouvre la bouche on croit entendre la voix persuasive d'un oracle. Depuis les premières assemblées de districts, lorsqu'il a été question de quelque nomination importante, il a toujours réuni tous les suffrages ; c'est ce qui fait son éloge bien complétement.

Du peuple par ma voix agréez les hommages,
Et comme son sauveur accueillez ses suffrages.
Aimable et tendre prince, objet de nos souhaits,
La véritable gloire a pour vous des attraits :
Vous pratiquez le bien; pour servir vos semblables,
Oui, les flots en fureur ne sont plus redoutables (1).
Après de pareils traits je ne puis vous louer;
Après de si hauts faits je ne sais qu'admirer!

» Amis, félicitons le généreux soldat (2)
Qui parvint à dompter les ennemis de l'état:
Pouvait-il acquérir une plus grande gloire ?
La conquête des cœurs compose sa victoire.

---

(1) Le trait de monseigneur le duc d'*Orléans* me rappelle une action semblable d'*Alphonse*, roi d'Arragon, mort en 1458.

Une galère, chargée de matelots et de soldats, périssait. Les ordres ne s'exécutaient pas assez promptement, les secours étaient trop lents, il se mit lui-même dans une chaloupe et vola vers eux, disant à ceux qui l'arrêtaient : « j'aime mieux » être le compagnon que le spectateur de leur mort. » *Alphonse* Brunswick, vous êtes éclipsé par un héros bienfaisant, plus souvent généreux et exposé.

(2) Ces huit vers sont d'un patriote qui verserait, s'il était nécessaire, jusqu'à la dernière goutte de son sang pour le salut de sa patrie. Ils ont été lus au Palais royal, et lui ont attiré des menaces auxquelles il a répondu par le plus silencieux mépris.

Alexandre barbare obtint le nom de grand ;
Mais pour y parvenir il répandit le sang.
Le guerrier aujourd'hui, prudent, sensible et sage,
Mérite les lauriers avec plus d'avantage.

Je te vois brave *Harné* (1), sans crainte de la mort,
Renverser un tyran, et conquérir un fort.
Un moment fait paraître un héros intrépide,
Dont le bras courageux aurait détruit Alcide.
Il est de ces guerriers, destructeurs des pervers,
Qui, sortant de l'oubli, surprennent l'univers :
Tel est l'homme en un mot, surchargé de blessures,
Qui vient de triompher et punir nos injures.
Qu'il est beau ! qu'il est grand de faire le bonheur
Des peuples oppressés que sert notre valeur !
Mais je loue un héros en répandant des larmes :
La mort du citoyen peut-elle avoir des charmes ?
Hélas ! il est détruit dans ce fort étonnant
Où la sombre vengeance opprimait l'innocent.
Le père est dans les pleurs, la sœur appelle un frère ;
Mon cœur est oppressé des douleurs de sa mère ;
Et mes yeux pénétrans fixent des malheureux
Dévorés par la faim dans des cachots affreux.

---

(1) Ce soldat victorieux est fils d'un compagnon tanneur de Dôle en Franche-Comté. Tandis que les noms des Conti, des Polignac, et de tous les fuyards, seront éternellement l'exécration de l'univers, les peuples ne prononceront le sien qu'avec vénération.

Il faut un cœur de fer pour n'être pas sensibles
Aux cris de la nature en ces momens horribles ...
Pour moi, qui réfléchis sur leurs maux déchirans
Souffrez que je m'arrête et reprenne mes sens.

Ces tours et ces remparts offraient de grands obstacles,
Mais l'homme au désespoir enfante les miracles,
Et ce fort, qui jadis, trompoit les ennemis,
Dans un très-court espace aux Français est soumis,
On frappe avec ces murs une âme traître et vile (1),
Et sa tête sanglante est l'horreur de la ville ;
Le peuple au même instant instruit de leurs noirceurs
Joint à ce criminel d'autres conspirateurs.
Enfin des ennemis la trame est découverte :
Six mille scélérats méditaient notre perte ;
Des princes inhumains commandaient ces brigands
Et joignaient la famine au nombre des tourmens.
Que d'effrenés soldats s'attendaient au carnage! (2)
Paris allait subir le destin de Carthage.

---

(1) De Launay, gouverneur de la Bastille, fut arrêté par les sieurs Maillard, Hullin, Héli et Harné, grenadier des Gardes françaises. Trois heures ou environ suffirent pour prendre la Bastille ; elle paraissait devoir durer éternellement sans recevoir d'atteinte : mais vous avez prouvé, ô mes concitoyens, sur ces affreux débris, que votre seule renommée est inaltérable.

(2) Les satellites auraient eu le droit de piller pendant vingt-quatre heures.

La flâme, les carreaux, le fer et cent canons
Répandaient la terreur et brûlaient nos maisons;
Sous des poignards tranchans s'ouvrait le sein d'un pere;
Le fils tombait baigné dans le sang de sa mère;
Ni l'âge, ni le sexe arrêtent la fureur
Du monstre qui naquit au sein de la noirceur...
O patrie! ô Français! quel horrible partage!...
Comment l'homme à ce point peut-il être sauvage?
Quoi! la plus florissante et superbe cité
Se trouvait donc en proie à la férocité!
Notre raison frémit autant que la nature,
Et je trace avec peine une horrible peinture!
Sensible plébéien suspends un peu tes pleurs;
Tu n'as pas encore vu le comble des horreurs!
Regarde au tour de toi le brigand téméraire
Qui porte sur dieu même une main sanguinaire;
C'est aux pieds des autels que l'homme est massacré
Et l'on teint de son sang le calice sacré!
Je vois livrer au feu l'ame sensible et vraie;
Le palais d'*Orléans* est marqué de la craie (1).
Des moines en soldats trament les cruautés,
Dans les flots de leur sang nagent les députés;

---

(1) Le lundi 13 juillet 1789.

Les Etats généraux assemblés allaient être massacrés; nous voyions les maisons des patriotes brûlés; les bibliothèques publiques livrées aux flammes, le Palais royal pillé, dévasté, saccagé.

(*Supplément au Point du Jour*).

Voyez ces matelots, dont le ferme courage
Ne peut nous garantir des dangers du naufrage;
Regardez leurs cités se changer en déserts,
Et l'homme qui survit déchiré par les fers.
Observez les Nérons lever leur tête altière,
Et ravageant les blés enfanter la misère.
Le Sang qui les forma, le sein qui les nourrit,
Rien pour eux n'est sacré, rien ne les ralentit;
Je les vois tout briser, je les vois tout enfreindre:
Qu'on songe en frémissant ce qu'on avait à craindre
Paris ne devenait qu'un horrible tombeau,
Où les foyers, les corps, tout était en monceau.

Voilà l'état affreux qu'on éprouvait en France,
Si les C.... D.... avaient eu la puissance;
Mais le ciel protecteur poursuit le criminel
En vain il cherche à fuir une opprobre éternel.
Foulon quitte la vie, et son corps dans la boue(1),
Prouve à ses partisans que leur projet échoue.

(1) Le 22 juillet Foulon, dont la vie fut un tissu d'infamies, la perdit sur la place de Grève, en présence d'une foule incroyable de malheureux qu'il avait fait. Deux personnes l'avaient arrêté à Viry, et livré aux paysans de cet endroit, qui l'amenèrent à l'hôtel-de-ville. Il avait été assez hardi pour avancer ces paroles abominables : « je les réduirai à manger le pain à cinq sous ou à se nourrir de foin. » En reconnoissance il fut pendu, percé de coups, plongé dans la fange, et sa tête, séparée du corps, offrit à la capitale un spectable aussi rare que terrible. Qui croira dans l'avenir l'histoire de ce vampire ?

Ses

Ses larmes, ses soupirs ne peuvent dissiper
Tous les traits à la fois qui viennent les frapper.
Quel exemple effrayant! profitez-en, coupables;
Bien loin de les trahir, secourez vos semblables :
Ce n'est qu'à des *Berthier* qu'on arrache le cœur(1);
Mais l'homme vertueux doit goûter le bonheur.
Puissiez-vous en jouir, père de la patrie,
Vous qui vous efforcez d'adoucir notre vie!
Daignez prêter l'oreille à mes faibles accens,
Pour chanter votre éloge ils sont insuffisans,
Vous êtes au-dessus des plus grandes louanges;
Mais les vrais sentimens ne sont jamais étranges.
Éloquent écrivain, sublime *Mirabeau*;
Que votre dévouement est admirable et beau!
Soutien de l'équité, soyez toujours le même:
Voyez de nos tyrans le désespoir extrême;
Par-tout ils sont scellés du plus juste mépris,
Tandis que la raison vous couronne à Paris :

---

(1) Chercher Berthier, lui faire embrasser la tête de son beau-pere meurtie et ensanglantée, l'amener à la ville, le percer de mille coups, arracher son cœur, l'offrir au commandant général de la milice bourgeoise, boire de son sang, mettre le corps de ce monstre en pièces, brûler ses cheveux en dansant autour de ses habits, porter au haut d'une pique des lambeaux de sa chair et les restes sanglans d'une tête défigurée et écrasée, tout se fit avec une célérité surprenante. Qu'il est douloureux pour des Français, des cœurs tendres et sensibles d'être portés à de semblables extrémités!...

Vous passez parmi nous pour le mentor moderne;
Le peuple, comme Alcide, abat l'hydre de Lerne :
Dans l'*évêque de Chartres* on voit un Cicéron,
Mounier a les vertus de Licurgue et Solon.
La Fayette et de Poix nous retracent Turenne,
Et tous nos députés nous offrent Démosthene :
Applaudissons encore à l'illustre *Lally*,
Revoyons dans Necker les vertus de *Sully*.
Nos desirs sont comblés, et loin de nous combattre
Notre roi bienfaisant représente *Henry-Quatre*.
De semblables mortels sont des présens des cieux,
Et nous devons les voir d'un œil religieux.

Le monarque français, sans cesser d'être maître
A nos cœurs, tel qu'il est, se fait enfin connaître.
Il ne veut près de lui que des enfans aimés (1),
Qui respectent leur père et pour lui sont armés.
Fuyez, lâches flatteurs, qui vouliez nous détruire,
Le citoyen français est fait pour vous réduire.

---

(1) Le vendredi 17 juillet M. *Bailli*, faisant les fonctions de prevôt des marchands, a présenté au Roi les clefs de la capitale, en lui disant : « Sire : ce sont les mêmes clefs » qui furent présentées à Henri IV, il vint conquérir son » peuple; son peuple vous reconquit. » Le Roi, arrivé à l'hôtel-de-ville, a prononcé ces paroles mémorables : « Mon peuple peut toujours compter sur mon » amour. »

(*Révolutions de Paris, premier cahier*)

Forcés de succomber de pays en pays,
Rampez comme un reptile, abreuvés de mépris.
Par-tout on suit le traître on le couvre de honte (1),
Son courage est sans fruit, le remord le surmonte,
De serpens dévorans son cœur est oppressé,
S'il souffre du présent il frémit du passé.

Plus heureux l'homme sage à travers la disgrace,
La vertu le console et le mène à la grace,
Tranquille en ses travaux, la paix est dans son cœur,
Si l'univers le charme il chérit son auteur.
Une épouse, un enfant, s'empressent pour lui plair
Il sent qu'il est bien doux d'aimer et d'être père !
Guidé par le courage au comble des chagrins
Sans se laisser abattre il brave les destins,
Fait le bien, fuit le mal, et, méprisant l'injure,
Répare autant qu'il peut les maux de la nature !
Mais de ce caractère il en existe peu,
Et l'homme criminel se découvre en tout lieu.
Le cœur saisi d'effroi sur le sort qu'il mérite,
Il n'obtient son salut qu'en faveur de sa fuite.
Ce *caïn* détesté, toujours pâle et craintif,
Au milieu du sommeil ne peut qu'être plaintif.

---

(1) Presque dans tous les endroits où sont passés les aristocrates, on leur a, pour ainsi dire, craché à la figure: insulte bien légère pour des monstres plus à craindre que la panthere !

Sans doute son destin est triste, affreux, terrible;
Mais il en mérite un mille fois plus horrible !
Ah ! si le ciel vengeur arrêtant ses forfaits,
Lui faisait des tourmens sentir les noirs effets,
Et lui rendait la vie au sein de la souffrance,
Afin de prolonger sa fatale existence,
Le Français plus heureux sans doute applaudirait
Aux tourmens du bourreau que le monde abhorrait.

Poursuivons, enlevons les instrumens de rage
Destinés à produire, à semer le carnage,
Plaçons vers les tyrans les bouches de l'airain,
Et que nos dards soient près à leur percer le sein ;
Vainement leurs châteaux ont des para-tonnerres;
La foudre les renverse et consume leurs terres.
Connais donc ton erreur, homme fier et cruel (1),
Qui pensais détourner les justes traits du ciel.

---

(1) Si la flamme des châteaux incendiés a éclairé toute la France, le fatal reverbère de la Grève est, pour tous les aristocrates, une lumière encore plus effrayante. Le supplice qu'ils y éprouvent termine trop rapidement leur exécrable existence. Je sais que les Carthaginois, livrés au désespoir, écorchaient les Romains ; nos ennemis, sans doute, méritent ce traitement ; mais les Français, aussi généreux que grands, veulent être des héros plutôt que des barbares. Cette raison les détermine à ne faire subir aux tyrans qu'un supplice ordinaire.

En vengeant l'innocence il produit son supplice
Te frappe et te punit : tel est le prix du vice.

Que n'ai-je le pouvoir d'ériger des gibets (1),
Dont la vaste hauteur égale les forfaits !
Le peuple en condamnant le crime et l'imprudence
N'aurait point encore vu de si haute potence.
Les despotes boiraient à l'urne du malheur,
Et le peuple vengé rirait de leur douleur.
Mais cessons de planer dans ces sombres nuages,
Offrons aux citoyens de plus douces images ;
Peignons avec plaisir des jours purs et sereins,
Et chantons le bonheur à l'abri des chagrins.
L'abondance renaît, des convois de farine
Arrivant tous les jours, écartent la famine.
Le noble plus humain se rend à la vertu (2) ;
Et sert le malheureux par la peine abbattu :

---

(2) D'après ma façon de penser et ma fermeté, dont je ne me départirai jamais, je crois sans peine qu'un grand nombre d'ennemis peut attenter à mes jours ; mais je soutiens que le patriotisme doit faire mépriser la vie, et qu'il ne faut jamais être assez lâche pour ne pas contribuer de tout son pouvoir à la prospérité de vingt millions d'hommes Loin de s'en plaindre, c'est ici plus que jamais le cas de dire *les ennemis honorent.*

(2) Il a été distribué aux habitans du fauxbourg Saint-Antoine à plusieurs reprises, des sommes très-conséquentes. On ne saurait trop récompenser les indigens défenseurs de la patrie.

Il ouvre enfin sa bourse à la triste indigence
Dont la valeur obtient de la reconnoissance :
Nous n'appréhendons plus de voir trancher les jours
Des princes qui daignaient nous offrir leurs secours; (1)
Par-tout on applaudit : la nation Anglaise (2)
Vante notre milice et la garde Française ;
Tout homme est citoyen, chacun devient guerrier,
Le riche, l'indigent, le prêtre et l'ouvrier (3),

---

(1) La nouvelle s'est répandue que la tyrannie, le dirai-je! aurait pendu monseigneur le duc d'Orléans dans son palais, et que sa vertueuse épouse aurait été massacrée avec ses enfans! Citoyens, baisez la trace de leurs pas, sentez le prix de ce qu'ils ont fait pour vous, et que la mort même n'éteigne point le flambeau de votre reconnaissance!

(2) Voici comment s'expriment les patriotes Anglais à notre égard.

« Il n'est pas possible de regarder sans étonnement, sans » être ému et sans une sorte de vénération, le rôle que » jouent actuellement les citoyens patriotes de Paris, la » politique prudente et le noble héroïsme qui ont signalé » toutes leurs démarches. En sentant comme des enthou- » siastes, ils se conduisent comme des philosophes. Voici » dorénavant les seuls combats qui doivent exister entre les » deux nations, des combats de raison, des combats de jus- » tice, des combats de liberté. »

(*Courier de Versailles*, *numéro* 30).

(3) Les femmes, les enfans, et nombre de prêtres qui ont

En tout lieu, j'apperçois une vive allégresse,
Notre roi généreux témoigner sa tendresse :
Il nomme aux grands emplois des hommes accomplis, (1)
Et place la cocarde auprès des fleurs de lys.
Quel bonheur pour un peuple amateur de la gloire
Dont les bras enlacés annoncent la victoire (2) !

Inestimable instant ! l'esprit de liberté
Anime les enfans et la caducité ;
O trésor précieux qu'usurpoient des barbares ;
C'est pour vous conserver que nous serons avares.

---

quitté l'habit ecclésiastique, ont pris les armes, remplis de l'amour de la patrie ; toutes les classes, tous les âges et tous les états ont donné des preuves de valeur. Quelle gloire pour une capitale qu'on ne croyoit peuplée que de femmes faibles et sans courage !

(1) L'archevêque de Bordeaux, nommé garde des sceaux, l'archevêque de Vienne, tenant la feuille des bénéfices, et M. de la Tour-du-Pin, étant ministre de la guerre, sont tous surnommés *les amis du peuple*, et le roi ne pouvoit faire de plus heureux choix

(2) J'ai vu au Palais royal environ huit cents jeunes gens marcher avec ordre, sur les neuf heures du soir, au bruit d'une musique agréable. D'après la manière dont les parisiens se sont montrés ; il leur est bien permis de se réjouir et d'obtenir l'estime universelle ; aussi dans plusieurs provinces nos simples soldats bourgeois sont-ils regardés comme chefs de toutes les milices.

Le charme qui vous suit excite nos transports ;
Et l'on rend grace au ciel par d'imposans accords.
Les maisons, les chemins, les palais et l'église (1)
Offrent des doux plaisirs à notre âme surprise.
Que desirer de plus, si pour la nation,
S'opère heureusement la constitution !

Pour bien organiser la nouvelle milice (2),
Cherchons dans les districts à bannir l'injustice,

---

(1) M. Hauy, interprète du Roi, est vraiment un homme accompli. Quel est l'instituteur qui, comme lui, réunit les qualités du cœur au génie, à la connaissance des langues étrangères, de même qu'à la plus tendre humanité ? L'enfant qui se trouve privé de la vue est à charge à la société, à ses parens, à lui-même, il est mort au monde ; mais ce mortel illustre, à qui nous devons de superbes découvertes, dédommage cet enfant des disgraces de la nature ; par les soins qu'il en prend, il le rend utile à ses semblables, l'instruit des devoirs de sa religion, et lui fait connaître les arts nécessaires et agréables. Cet enfant fait usage de ses talens dans les plus belles cérémonies ; et d'accord avec nombre d'infortunés comme lui, ils forment des concerts ravissans ; après avoir loué l'*Eternel*, il me semble qu'ils doivent le prier pour les jours de leur bienfaiteur, leur père et leur ami.

(2) Il s'est élevé bien des contestations pour savoir si l'on recevrait les ouvriers, les comédiens et les clercs dans la milice nationale ; mon avis est qu'un homme estimable et connu, n'importe l'état qu'il professe, a le droit d'y être admis.

Recevons l'ouvrier parmi les citoyens,
Et pour le secourir, unissons nos moyens;
S'il ne s'est pas montré faible et pusillanime,
L'admettre avec plaisir est sage et légitime.
Soldats dont on connaît les illustres exploits,
C'est à vous qu'appartient l'honneur des bons emplois;
Quand, pour nous délivrer, vous nous offrez vos armes,
Quand, paraissant émus de nos vives allarmes,
Vous supportez la faim, vous fuyez les tyrans,
Ennemis reconnus des nobles sentimens;
Alors pour vous chanter ma voix se fait entendre,
Et je ressens pour vous l'amitié la plus tendre.

Citoyen qui me lis, serre-les dans tes bras,
Oublier leurs vertus c'est devenir ingrats;
On doit les honorer jusques au dernier âge,
Et la médaille est due aux cœurs pleins de courage.
Vainqueurs de la Bastille, agréez cet honneur,
Il est le prix du sang versé par la valeur;
Devenez nos égaux, unissons-nous ensemble,
Et qu'un même intérêt à jamais nous rassemble.
Que sur votre médaille il soit gravé ces mots,
Tribut bien equitable à qui détruit nos maux,
» Si la Bastille, aux grands, paraissait imprenable,
» Votre gloire aux Français en sera plus durable.
Qu'une agréable fête (1), atteste à l'avenir
L'époque du bonheur où nous devons venir:

(1) 14 juillet 1789.

Couronnons dans ce temps les cœurs patriotiques,
Et remercions les cieux par de brillans cantiques !
Qu'en ce jour solemnel avec fraternité
On donne aux malheureux des preuves de bonté ;
Tendons aux orphelins une main secourable,
L'égoïste insensible est un être excusable ! (1)
En le désaprouvant, signalez-vous, Français,
Par votre grandeur d'âme et de généreux traits.
Ne semez plus l'argent sur une foule immense (2),
De ses fers trop pesans délivrez l'innocence ;

---

(1) Pourrions nous l'être et ne pas accorder les superflus de nos biens à des veuves, à des enfans, dont les époux et les pères ont versé leur sang pour faire revivre la liberté ? Imitons ces généreuses académiciennes qui ont senti, en faisant le sacrifice de leurs bijoux, que le plus bel emploi des vaines propriétés est de les faire servir au bonheur des humains. Sexe enchanteur, votre beauté vous fait admirer, vos talens, vos vertus, vos louables qualités et vos tendres sentimens vous attirent des éloges qui vous sont dus dans cette circonstance plutôt que dans toute autre. Vous annoncez à l'homme quels sont ses premiers devoirs, et il ne peut trouver de plus aimables précepteurs.

(2) La coutume de jetter l'argent sur le peuple est singulièrement bizarre ; elle occasionne les querelles, les accidens, et fait tomber souvent l'argent dans les mains qui méritent le moins de l'obtenir, en conséquence il est donc à propos de l'ennoblir : en en faisant un plus louable usage.

Portez à des humains accablés de malheurs,
Une bourse à la main, des dons consolateurs,
Voilà votre devoir, voilà ce qu'il faut faire,
Et c'est ainsi qu'agit quiconque est notre frère.
Quest-il donc de plus grand que de se réjouir
avec les malheureux que l'on sort de servir ?
Le plaisir le plus doux part de la bienfaisance,
Mortels souvenez-vous qu'il est sa récompense ;
Et dans les indigens attachés au secours,
Recherchez les meilleurs et protégez leurs jours.

C'est ici le moment de citer l'aventure
D'un petit terrassier d'une naissance obscure.
On va bientôt savoir s'il méritait nos soins (1),
Et il fut assiégé des plus pressans besoins.
« Je voulais, me dit-il, me rendre à mon ouvrage;
» Mais vous nesavez pas ce qui me décourage,

(1) Le 9 juillet cet enfant, âgé de quatre ans au plus, et qui travaillait avec les ouvriers de Montmatre s'adresse à moi sur la route de Saint-Ouen à Saint-Denis. » Monsieur; » me dit cet enfant, qui était nuds pieds, se passe-t-il du » bruit sur cette route —— Non, mon petit ami. — Ah! » Monsieur, je suis bien à plaindre! — Comment ? — Sans » pain ; sans secours, il faut, que j'aille aux atteliers » de charité où travaillent les pauvres de Paris ; aujourd'hui » j'ai su qu'ils voulaient faire du mal, et je ne sais comment » continuer mon ouvrage, je crains qu'on me prenne pour » un petit mauvais sujet, je me jette à genoux, dites-moi » ce qu'il faut faire. » -

» C'est que les ouvriers ont quitté leurs travaux,
» Et se portent par-tout à des excès nouveaux.
» J'ai cru devoir les fuir, je suis un bon sujet,
» Je veux gagner ma vie & je fuis à regret.
» Dites-moi donc, Monsieur, ce qu'il faut que je fasse
» Secourez un enfant, mettez-vous à ma place. »
Il se jette à genoux, il est baigné de pleurs,
Et mon cœur attendri partage ses douleurs,
J'ai fait ce que j'ai pu, j'ai sauvé l'innocence,
J'aurais voulu, grand Dieu! posséder ta puissance,
Je l'aurais employée à payer la vertu
De ce jeune innocent par le sort abattu.
Sa candeur, ses discours sont un heureux présage,
Puissent ses sentimens augmenter avec l'âge;
Puissions-nous voir aussi changer notre destin,
Digne fruit des bontés du Roi le plus humain!

O Reine, devenez humaine et généreuse (1),
Suivez son caractère & vous serez heureuse!
C'est le vœu général que forment vos sujets,
Puisse-t-il s'accomplir pour le bien des Français!

---

(1) Voltaire a dit, en parlant de la vérité :

Que l'oreille des Rois s'accoutume à l'entendre.

Je crois qu'il avait raison, et que nous devons nous estimer bien heureux de pouvoir la publier.

Pour obtenir nos cœurs, voyez une princesse(1),
Mère tendre, sensible, exemple de sagesse !
Jamais par le remords ses sens sont combattus,
C'est l'honneur de son sexe, imitez ses vertus,
Pour moi, qui veux le bien des princes d'*Orléans*,
Mes vœux sont qu'elle existe au-delà de cent ans !

Qu'importe que Diane au loin trouve un asile(2),
L'étranger peut offrir un accès trop facile,

---

(1) Je rends ici un sincère hommage à une peintre aimable, qui, par son talent, s'est attiré la plus brillante réputation. Madame le Brun s'est distinguée cette année, en choisissant un modèle dont on voit le portrait au sallon avec un plaisir inexprimable. Cette artiste a représenté madame la duchesse d'*Orléans* avec sa supériorité ordinaire. Sans doute les amateurs admirent la beauté, la fraîcheur du coloris, la vérité et les traits intéressans qui leur sont offerts ; mais, sans faire tort au peintre, on peut convenir qu'il lui est impossible de présenter la beauté et la grandeur d'ame de cette princesse, qui existe pour le bonheur des hommes.

(2) Il y avait

« Le rebut de la France et de tout patriote,
» La vile Polignac peut se joindre à la Mothe.

J'ai jugé à propos de changer ces deux vers, on aurait pu croire que je voulais faire allusion, tandis que je n'y songeais pas.

645

Mais les jours précieux de nos libérateurs
Doivent faire oublier les noirs conspirateurs.

Dieu juste, accordez-nous un sort plus favorable ;
Ayez, ayez pitié d'un peuple misérable ;
Qu'il prononce ces mots avec félicité :
Vive la nation, vive la liberté !
Vive les droits de l'homme, et que toute la France,
Sous un second *Titus*, reprenne sa puissance !

De l'Imprimerie de L. M. CELLOT, rue des Grands-Augustins.